

A portrait of Luc Ferry, a middle-aged man with wavy brown hair and glasses, smiling warmly. He is wearing a dark corduroy jacket over a white shirt. He is seated in a chair, with his hands resting on the chair's frame. The background is a plain, light-colored wall with some faint, abstract patterns.

LUC FERRY

L'ANTICONFORMISTE

Une autobiographie intellectuelle

Entretiens
avec Alexandra Laignel-Lavastine

DENOËL

Extrait de la publication

L'Anticonformiste

DU MÊME AUTEUR

- Philosophie politique I. Le Droit : la nouvelle querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, PUF, 1984.
- Philosophie politique II. Le Système des philosophes de l'histoire*, Paris, PUF, 1984.
- Philosophie politique III. Des droits de l'homme à l'idée républicaine*, Paris, PUF, 1985 (en coll.).
- La Pensée 68. Essai sur l'anti-humanisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1985 (avec Alain Renaut).
- Système et critiques*, Bruxelles, Ousia, 1985 (en coll.).
- 68-86. *Itinéraires de l'individu*, Paris, Gallimard, 1987 (en coll.).
- Heidegger et les Modernes*, Paris, Grasset, 1988 (en coll.).
- Homo Aestheticus. L'invention du goût à l'âge démocratique*, Paris, Grasset, 1990.
- Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens*, Paris, Grasset, 1991 (en coll.).
- Le Nouvel Ordre écologique*, Paris, Grasset, 1992.
- Des animaux et des hommes. Une anthologie*, Paris, Le Livre de Poche, Hachette, 1994 (en coll.).
- L'Homme-Dieu ou le sens de la vie*, Paris, Grasset, 1996.
- La Sagesse des Modernes*, Paris, Laffont, 1998 (avec André Comte-Sponville).
- Le Sens du beau*, Paris, Cercle d'art, 1998.
- Philosopher à dix-huit ans*, Paris, Grasset, 1999 (en coll.).
- Qu'est-ce que l'homme?*, Paris, Odile Jacob, 2000 (avec Jean-Didier Vincent).
- Qu'est-ce qu'une vie réussie?*, Paris, Grasset, 2002.
- Lettre ouverte à tous ceux qui aiment l'école*, Paris, Odile Jacob, 2003 (en coll.).
- La Naissance de l'esthétique moderne*, Paris, Cercle d'art, 2004.

Suite des œuvres de Luc Ferry en fin de volume.

Luc Ferry

L'Anticonformiste

Une autobiographie intellectuelle

Entretiens avec
Alexandra Laignel-Lavastine

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2011.*

Ni héritier ni prolétaire

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE — *On vous présente parfois dans les médias comme un « brillant normalien », un « héritier », voire lorsque vous étiez ministre de l'Éducation nationale, entre 2002 et 2004, comme un « salonard » et un « mondain argenté ». De quel monde êtes-vous en réalité issu et à quoi ressemblait votre milieu familial ?*

LUC FERRY — Voilà qui commence bien ! (*Rires.*) Tout cela est assez comique. Je suis, hélas ou heureusement, je ne saurais vous le dire, le parfait contraire d'un « héritier ». En tout cas, un pur produit de la méritocratie républicaine. Mes parents sont d'origine très modeste et, en dépit de leur générosité, j'ai vécu toute mon enfance dans une assez grande pauvreté. Ils étaient cultivés, mais autodidactes. Mon père n'a jamais eu la chance de faire des études secondaires, malgré les démarches de son instituteur qui essaya de convaincre mes grands-parents qu'ils avaient un fils exceptionnel et qu'il fallait à tout prix l'encourager à poursuivre. Ma mère, quant à elle, a dû abandonner ses études en seconde à cause de la guerre et, bien que passionnée de littérature et de musique, elle n'a jamais pu les reprendre, faute de moyens. Son père, qu'elle adorait, est mort de la tuberculose quand elle avait dix ans et sa mère, ma grand-mère, qui était institutrice, ne

pouvait pas offrir d'études supérieures à ses trois enfants. Cela dit, je ne me sens nullement obligé de me justifier, comme tant de « personnalités » qui veulent à tout prix convaincre qu'elles viennent de « la France d'en bas ». J'ai eu la chance d'avoir des parents exceptionnels. Simplement, ils n'avaient ni fortune, ni diplômes, ni carnet d'adresses, de sorte que, comme Julien Sorel, je n'ai découvert le « monde » qu'à l'âge adulte...

Il est vrai que j'ai enseigné rue d'Ulm pendant des années, notamment pour la préparation à l'agrégation de philosophie. Mais je ne suis nullement normalien et je n'ai jamais cherché à l'être. Pour tout vous dire, quand je suis entré à l'université, je ne savais tout simplement pas qu'il existait quelque chose comme des « khâgnes » et une « École normale ». Je venais socialement de trop loin pour le savoir. Je suis né dans la banlieue parisienne, à La Garenne-Colombes, en 1951, de parents très atypiques. Nous formions une espèce de tribu, sans doute un peu étrange, en tout cas très soudée, composée de quatre garçons, dont j'étais le cadet. Après la maternelle — le seul bon souvenir scolaire de ma vie —, ma première confrontation avec le monde extérieur s'est faite à l'école primaire de Puteaux, une école populaire très dure où les bagarres dans la cour de récréation formaient notre lot quotidien. Avec un an d'avance, j'étais sans doute plus naïf et un peu moins armé que d'autres, donc pas très heureux.

UNE ENFANCE À LA CAMPAGNE

À Puteaux, mon père, qui avait été un grand pilote avant la guerre, possédait un petit garage où il fabriquait ses voitures de course, comme on le faisait à l'époque, de manière artisanale, en tirant le diable par la queue. Nous habitions au-dessus de son atelier et nous fûmes expropriés sans ménagement vers la fin

des années 50, au moment où l'on construisit l'actuel palais du CNIT, à la Défense. J'avais donc sept ou huit ans lorsque nous avons dû déménager à la campagne, dans un village de Seine-et-Oise, à Fontenay-Saint-Père. Nous nous sommes installés en toute hâte dans une petite maison vétuste qui appartenait à mon grand-père. J'y ai passé mon enfance et mon adolescence, en pleine campagne, sans aucun lien avec la vie parisienne. Au début, il n'y avait évidemment ni salle de bains, ni chauffage central, ni téléphone. Je n'en étais pas moins heureux, entouré de mes frères, mais aussi de cousins et de cousines qui venaient grossir les rangs de la tribu. Simplement, nous étions à mille lieues de tout ce qui, à tort ou à raison, compte dans la vie sociale. Aujourd'hui encore, mon unique « patrimoine » vient de mes droits d'auteur, c'est-à-dire d'un travail accumulé au fil des ans.

J'ai ensuite entamé mes études secondaires au lycée de Mantes-la-Jolie, au cœur de ce qu'on appelle le Val-Fourré, mais ce fut une expérience désastreuse : je ne pouvais pas supporter l'autorité et l'atmosphère de caserne qui y régnaient alors. J'y étais à vrai dire si malheureux que j'ai obtenu de mes parents qu'ils me laissent poursuivre par correspondance à partir de la troisième, grâce au CNED. Je ne saurais vous dire combien je leur suis reconnaissant de m'avoir fait confiance. Plus tard, je suis devenu professeur de philosophie grâce aux concours, le capes et l'agrégation, que j'ai réussi à obtenir comme par miracle. Là encore, je me rends compte en vous parlant à quel point je venais de loin par rapport à ceux qui avaient fréquenté les classes de khâgne des grands lycées parisiens.

À Fontenay, nous menions une existence assez spartiate. Mon père, qui avait été pilote sur Bugatti, sur ces magnifiques petites monoplaces bleu France « type 35 », avant de conduire ses propres voitures, des « Ferry » (il en conçut et en fabriqua une quinzaine), n'a jamais fait fortune. Il faut dire que ce n'était pas son but dans l'existence. En outre, les pilotes, à l'époque, n'étaient pas

des professionnels et la médiatisation n'était pas ce qu'elle est devenue. Ils couraient par pure passion, à leur compte, sans être financés par des écuries. Puis il fut victime d'un grave accident de la route à la fin des années 50. Cet accident, qui le cloua au lit une année entière, fut une véritable catastrophe, y compris financière, pour toute la famille.

Aujourd'hui, la Seine-et-Oise est devenue les Yvelines, qui font désormais partie de la grande banlieue parisienne, mais dans les années 50 il s'agissait encore d'une vraie campagne, archaïque et belle. Dans notre petit village, la seule automobile, hormis celle du maire, une traction avant qui avait fait la guerre, était celle de mon père. Les gens se déplaçaient encore en charrette. Mes frères et moi allions chercher le lait et les œufs à la ferme. Ma grand-mère, qui nous a appris à lire et à écrire, nous emmenait chaque jour dans la forêt ramasser des pommes de pin pour allumer le feu des cheminées, les paysans moissonnaient à la faux ou à la faucille et les femmes lavaient leur linge au lavoir. Bref, c'était encore un vrai monde de paysannerie. J'ai aimé cette vie à la campagne, au point qu'aujourd'hui c'est sans doute ce qui me manque le plus. Pour les enfants que nous étions, cette existence avait un charme fou : les foins l'été, le café qu'on moule le matin, le bruit des insectes dans les champs, la chasse, à laquelle j'ai fini par renoncer quand j'ai pris conscience que ces malheureuses bestioles souffraient autant que nous et qu'elles étaient beaucoup plus belles vivantes que mortes. Je ne vais pas vous faire ma petite madeleine, mais ce monde-là, qui était tout sauf bourgeois, était doté d'une extraordinaire poésie.

Quel genre d'éducation avez-vous reçu ?

J'ai eu la chance d'avoir pour parents deux êtres à part. Mon milieu familial avait ceci de particulier que, si mon père n'avait qu'un certificat d'études et ma mère son brevet des collèges, l'un

et l'autre ne plaçaient rien au-dessus des choses de l'esprit. Mon père était un bon violoncelliste, passionné de musique classique. Sa sœur, ma tante, excellente pianiste, fut même l'assistante de Cortot à l'École normale de musique, et ma mère a lu sans doute plus de livres que je n'en lirai jamais. Eux qui n'avaient aucune fortune, qui n'avaient donc pas eu la chance de poursuivre leurs études et qui venaient eux-mêmes d'un milieu très modeste, avaient la conviction — pourquoi ? c'est encore pour moi un mystère — que la formation de leurs enfants ne pouvait se faire que dans l'ordre de l'instruction, non pas dans l'ordre de l'argent.

D'où ce paradoxe : d'un côté, un monde où l'on vivait plus que simplement — je vois encore ma mère nous donner le bain dans des baquets en étain, après avoir fait chauffer l'eau dans une bassine, sur la gazinière ; de l'autre, un univers où la réalisation de soi devait nécessairement passer par la culture la plus désintéressée et la moins mercantile, autrement dit par les arts, les lettres et la musique classique. Jamais je ne rendrai assez grâce à mes parents de nous avoir transmis cela. Je leur dois, et à eux seuls, d'avoir appris le latin et le grec, plutôt que l'espagnol et l'anglais, réputés plus « utiles ». Ils y tenaient absolument, parce qu'ils sentaient que tout cela leur avait cruellement manqué. Les vrais trésors, pour eux, étaient du domaine de la pensée.

QUAND MON PÈRE VENDAIT DES ARMES AUX RÉPUBLICAINS ESPAGNOLS

Votre père, Pierre Ferry, semble avoir été un homme à la trajectoire assez singulière : technicien automobile et pilote instructeur, passionné de voitures de course, j'apprends qu'il a même couru les Vingt-Quatre Heures du Mans en 1938, tenant la tête de sa catégorie

pendant seize heures avant d'abandonner pour un ravitaillement en eau qu'un de ses mécaniciens avait raté...

Né juste avant la Grande Guerre, en 1911, mon père était issu d'une famille où l'on commençait à travailler très tôt — à douze ans — et où l'on avait tendance à penser que les études ne servaient pas à grand-chose. Comme mon grand-père était un modeste marchand de « cuirs et crépins », mon père exerça le métier de livreur dès l'âge de treize ans. Il conduisait la Ford T de la famille sans permis, évidemment, mais c'était une autre époque... Au grand dam, d'ailleurs, de son instituteur. Un jour, celui-ci attendit mon grand-père à la sortie de l'école pour lui dire que son fils était un élève surdoué et qu'il serait criminel de ne pas l'encourager à aller plus loin. Malgré cette scène digne de Camus, rien n'y fit, même si, pour compenser, mes grands-parents lui ont proposé de faire de la musique. Mon père sauta sur l'occasion, s'inscrivit dans un conservatoire et choisit le violoncelle. Il jouait vraiment bien, y compris des œuvres difficiles comme le *Cygne* de Saint-Saëns ou l'*Élégie* de Fauré. Tout jeune, et là encore en décalage complet avec le milieu populaire d'où il venait, il adorait aller écouter de la musique avec sa sœur. Chaque semaine, ils se rendaient tous les deux aux concerts Colonne, ne manquaient jamais une symphonie dirigée par Charles Munch ni un récital de Cortot. J'ai été élevé dans le culte des grands musiciens.

Après les voitures de course, la musique classique deviendra ainsi la deuxième passion de sa vie, passion qu'il me transmettra très tôt. Très jeune, en effet, mon père s'est intéressé à la « mécanique », comme on disait à l'époque : il fabrique tout seul sa première voiture à quatorze ans, avec les moyens du bord, à partir d'une épave de Ford T, avant de devenir pilote instructeur à vingt ans, sur une Bugatti deux litres avec laquelle il détiendra le record du tour sur le fameux circuit « 9 kilomètres » de Montlhéry pendant près de dix ans. Il est aussi membre de l'équipe de France

de « huit » en aviron. Prenant conscience qu'il lui faudrait de solides connaissances techniques pour réaliser son rêve — fabriquer ses propres voitures —, il s'inscrit en 1933 aux cours du soir du Conservatoire des arts et métiers et sera admis en 1935 aux ateliers pratiques de la Sorbonne. Sa véritable carrière d'artisan constructeur de voitures de course commence en 1936, lorsqu'il s'installe à son compte.

Au début des années 30, il fait son service militaire. Là, une psychologue, l'une des premières à pratiquer des tests d'intelligence (QI) à grande échelle, le remarque. De fait, mon père avait été classé premier dans la région Île-de-France. C'est cette femme qui, étonnée qu'un garçon n'ayant pas fait d'études et venant d'un milieu aussi quelconque puisse être classé premier, le présente à André Malraux. Pour mon père, cette rencontre marque le départ d'une nouvelle aventure : Malraux prend en affection ce petit jeune homme sorti de nulle part, si bien que quand la guerre d'Espagne éclate en 1936, il lui demande de s'occuper pour lui des ventes d'armes aux républicains. Mon père, qui, à défaut d'avoir la moindre culture historique, avait un rapport très intuitif à la politique, accepte, se retrouvant ainsi spontanément du bon côté. Pendant toute la guerre d'Espagne, il va donc travailler pour les services secrets français, pour le Deuxième Bureau, dans le cadre duquel il contribue à monter l'escadrille d'Espagne. Malraux met à sa disposition de l'argent liquide et un avion privé, avec lequel il fait sans cesse la navette entre la France et l'Espagne, le plus souvent au péril de sa vie.

Entre autres aventures rocambolesques de cette époque, mon père m'a raconté comment il avait acheté des armes à Al Capone — lequel l'avait d'ailleurs grugé de A jusqu'à Z, repartant avec l'argent... et les armes, restées dans deux bateaux qui n'avaient jamais pu accoster pour livrer le matériel ! Il assiste aussi Malraux pour le tournage d'un certain nombre de scènes de *L'Espoir*, tout en rencontrant des gens extraordinaires, dont Hemingway ou

Colette. Entre deux séjours en Espagne, et quand il n'était pas enfermé dans son petit atelier retiré au fin fond de sa banlieue pour fabriquer ses propres voitures, il se retrouvait ainsi immergé, à Paris, dans un milieu d'artistes et d'intellectuels, un monde dont il ignorait tout auparavant. Colette, dont il m'a toujours parlé avec beaucoup de tendresse, fait alors partie des gens qui le reçoivent. Il n'en oublie pas pour autant sa vraie passion, les voitures de course, si bien que, quand il se trouve à Paris, il continue de courir, le dimanche, sur les circuits. Il remporte toutes sortes de victoires et je me souviens que dans notre garage il y avait un débarras rempli de coupes d'argent qu'il finira, tout simplement, par jeter. Il n'avait aucun goût d'aucune sorte pour les honneurs. Seule la passion l'animait. Aujourd'hui encore, je rencontre presque chaque mois d'anciens pilotes qui furent ses clients et me parlent de lui avec une émotion qui ne trompe pas. En 1938, aux Douze Heures de Paris, il termine troisième au scratch et premier de sa catégorie. En tant que pilote, mais aussi en tant qu'agent du Deuxième Bureau, il commence à bien gagner sa vie. Il a alors table ouverte chez Maxim's, tout en continuant à prendre des risques insensés pendant la semaine — il échappe d'ailleurs à plusieurs tentatives d'attentat, dont un à la mitrailleuse, qui le marqua beaucoup parce que son tout jeune garde du corps y perdit la vie en sauvant la sienne. Bref, il mène une existence assez romantique d'agent secret, d'autant que la psychologue qui lui avait fait découvrir la vie parisienne tombe amoureuse de lui. J'ai récemment retrouvé, non sans une certaine émotion, ses plaques du Deuxième Bureau ainsi que son arme de service.

C'est aussi dans ces années que mon père fabrique sa toute première « Ferry » et se lance dans la création de sa propre écurie, élaborant au fil des années, jusqu'en 1960, une quinzaine de modèles, tous dessinés et entièrement conçus par lui. Juste avant la guerre, le Deuxième Bureau le payant très convenablement, il eut enfin de quoi entretenir ses propres voitures de course et

commencer à fabriquer sérieusement les siennes. Il roule alors dans une sublime Bugatti deux litres trois à compresseur, qui existe encore aujourd'hui — le propriétaire m'en a fait parvenir tout récemment la photo et je conserve celles de l'époque. Il achète aussi une Riley 1500 au coureur anglais Dobson, en modifie le moteur de fond en comble et construit sur ce vieux châssis une carrosserie magnifique. C'est sur cette voiture, moitié Riley, moitié Ferry, qu'il remportera ses premières grandes victoires en course.

LES CAMPS NAZIS : « IL NE S'EN REMETTRA JAMAIS ! »

Quand éclate la Seconde Guerre mondiale, que se passe-t-il? Votre père est mobilisé?

Oui, il est mobilisé avec le modeste grade de sergent-chef et refuse les facilités qu'on lui offre pour rester « planqué », ainsi qu'il en avait la possibilité compte tenu du milieu qu'il fréquentait. Comme beaucoup, il est fait prisonnier lors de la drôle de guerre et se retrouve, en octobre 1941, dans un stalag en Allemagne, à Limburg, avec le matricule 6397, un camp d'où il s'évade presque aussitôt. En tout, il s'évadera à quatre reprises et sera chaque fois repris dans des conditions dignes des meilleurs films de guerre. Mon père parlait peu de cette période. Ou plus exactement, il en parlait très rarement, tant ce qu'il a vécu était parfois atroce. Mais quand il se mettait à l'évoquer cela pouvait durer des heures et c'était passionnant. Du coup, je me souviens d'anecdotes particulières plus que d'un ensemble cohérent.

Les circonstances de ces diverses évasions étaient parfois cocasses. Après la première, il fut repris par les Allemands et se retrouva dans un nouveau stalag où il refusait obstinément de travailler étant donné son statut d'officier. Là, il prend l'habitude

de discuter avec un gardien allemand qui aimait la musique classique. Il apprend d'ailleurs l'allemand comme ça — et je puis témoigner qu'il parla fort bien cette « langue de l'ennemi » jusqu'à sa mort. Un jour, mon père prétexte une insupportable rage de dents afin que ce jeune soldat accepte de l'envoyer chez un dentiste. L'assistante de celui-ci succombe à son charme et l'aide à s'enfuir en lui faisant passer des vêtements civils. Derechef arrêté sur dénonciation après avoir traversé une partie de l'Allemagne et de la France à pied, il est renvoyé dans un camp de prisonniers. Là, il est tabassé puis on le déshabille et il doit passer tout nu devant un tribunal militaire qui le condamne au cachot. En sortant de la salle, il parvient toutefois à prendre ses vêtements civils sous le bras, sans que les soldats s'en aperçoivent, ce qui lui permettra une nouvelle évasion quelques mois plus tard. Certains de ses amis m'ont raconté ces divers épisodes, sans doute un peu romancés, mais manifestement exacts. Multirécidiviste de l'évasion, mon père a quand même fini par être sévèrement puni et expédié dans un camp situé plus à l'est, où de nombreux prisonniers de guerre soviétiques et yougoslaves étaient également détenus. Ce dernier camp n'était plus un stalag qui, par comparaison, pouvait faire figure de sanatorium, mais un lieu dantesque où régnait un régime de quasi-extermiation. Il rentrera en France le 4 octobre 1944.

Avez-vous entrepris de lui faire raconter ce qu'il avait vécu dans ce camp ?

Comme je vous ai dit, il lui arrivait de nous en parler, mais rarement et uniquement par bribes. Nous sentions bien que certains de ces souvenirs n'étaient pas racontables. Un jour, il m'a dit que dans ce dernier camp, le plus terrible qu'il ait connu, à chaque nouvel arrivage de détenus, les Tsiganes, les Serbes et les Noirs (la plupart sénégalais) étaient sélectionnés et aussitôt

fusillés devant les autres prisonniers réunis dans la cour pour l'occasion. Il m'a souvent dit que ces scènes étaient, de tout ce qu'il avait enduré, ce qu'il avait le plus mal supporté, et de très loin. Les gardiens du camp avaient pris l'habitude de placer un baquet de soupe chaque matin à une cinquantaine de mètres des baraques. Pour l'exemple, le dernier détenu arrivé était systématiquement dévoré vivant par les chiens devant l'ensemble de ses camarades. Il s'agissait de leur montrer ce qui les attendait s'ils tentaient de faire le mur. Mon père me racontait que cette « distraction » avait été mise au point par des gardiens roumains. Les Roumains, répétait-il, « c'étaient les pires, les plus sadiques, de véritables brutes ».

Quand, après la guerre, l'État français lui proposera de le décorer et de lui verser une pension militaire, il refusera tout en bloc. D'une manière générale, mon père n'a jamais entretenu le culte de son passé : il ne gardait rien et a toujours détesté ce qui s'apparentait, à ses yeux, à de la vanité. Comme je vous l'ai dit, même les coupes des Grands Prix gagnés au fil des ans ont toutes fini à la poubelle.

Dans quelle mesure la trajectoire politique de votre père — son engagement auprès de Malraux et des Brigades internationales suivi de son expérience pendant la Seconde Guerre mondiale — a-t-elle influé sur votre propre sensibilité politique ?

Mon père ne se remettra jamais vraiment de ce qu'il a vu et traversé sous le nazisme. Je crois qu'il en restera traumatisé à vie. Nous avons vu ensemble, un soir, *Nuit et Brouillard*, quand j'étais adolescent — je ne me souviens plus exactement de la date, je devais avoir douze ou treize ans. Je sais qu'il est désormais de bon ton de critiquer ce film, mais je peux vous dire qu'il eut sur moi un effet décisif. C'est là que j'ai compris ce qui s'était passé. Il y avait au lycée Saint-Exupéry, où j'ai étudié de la

sixième à la quatrième, un petit groupe d'antisémites virulents qui distribuaient ce fameux faux que sont *Les Protocoles des sages de Sion*. À l'époque, je n'y comprenais pas grand-chose, mais du jour au lendemain je n'ai plus pu les supporter. Ils sont devenus pour moi l'ennemi absolu et j'ai commencé à comprendre à quel point le général de Gaulle avait sauvé l'honneur en refusant la collaboration.

C'est sans doute l'une des raisons — peut-être même la principale — pour lesquelles je n'ai jamais pu être soixante-huitard. Ses récits m'avaient suffisamment marqué pour qu'en 1968, précisément l'année où j'entame mes études de philosophie à Censier, les slogans du type « CRS-SS » me soient d'emblée apparus comme insupportables. Non pas tant parce qu'ils insultaient la République et le gaullisme avec elle, que parce qu'ils banalisaient le nazisme. Si Hitler avait appartenu aux compagnies républicaines de sécurité, c'eût été la meilleure nouvelle du siècle ! Je savais qu'entre nos malheureux CRS et les *Einsatzgruppen*, il n'y avait pas une paille, mais un abîme. Pour autant, je n'avais pas non plus de sympathie particulière pour la « droite camembert », n'ayant du reste aucun lien avec ce milieu-là. De surcroît, tous mes amis d'alors — à une seule et unique exception près, celle de mon camarade Jean-Pierre Pesron qui, comme moi, était plutôt gaulliste et démocrate — étaient de gauche. Mais si je savais une chose à coup sûr, c'est que les gaullistes et les CRS n'étaient pas des SS, et qu'il était tout simplement immonde d'accuser ces hommes — qui, comme mon père, avaient vingt fois risqué leur vie en combattant le nazisme — d'en être si peu que ce soit les complices. Quant au fascisme, la vieille thèse marxiste selon laquelle il était le stade le plus avancé du capitalisme était si évidemment absurde qu'elle révoltait tout esprit un tant soit peu éveillé ! J'ai d'ailleurs toujours été reconnaissant à Daniel Cohn-Bendit d'avoir admis, le premier parmi les « anciens combattants de Mai », combien un slogan du genre « Élections piège à cons »

était stupide et indigne et, surtout, combien l'équivalence forcée entre les CRS et les SS était ignoble. Non pas tant, encore une fois, parce que les CRS n'étaient pas des SS, que parce que les SS n'étaient certainement pas des CRS : ce slogan était moins une insulte à la police républicaine qu'aux victimes de la Shoah.

La fascination de nombreux intellectuels pour la Chine me paraissait particulièrement délirante. À voir les images qui nous parvenaient de la Révolution culturelle et auxquelles mes amis de l'ultragauche applaudissaient — ces gens obligés de se traîner à quatre pattes le visage ensanglanté, des panneaux infâmes accrochés autour du cou, lynchés par la foule parce qu'ils portaient des lunettes et pouvaient donc être considérés comme des intellectuels —, il me semblait qu'il ne fallait pas être grand clerc pour s'apercevoir que là s'incarnait à nouveau l'ignominie révolutionnaire des temps modernes. Cette violence prétendument « de masse », qui continue manifestement de faire jouir un philosophe comme Alain Badiou, me faisait déjà vomir à l'époque.

Je constate au demeurant, non sans ironie, que les positions se sont un peu renversées depuis. La plupart des anciens maos, à l'image de Philippe Sollers ou d'André Glucksmann, sont plutôt devenus des admirateurs du général de Gaulle, d'Édouard Balladur ou de Nicolas Sarkozy, quand ils ne sont pas passés beaucoup plus à droite. J'ai toujours été gaulliste et je persiste à penser que cela reste une bonne façon d'être favorable aux interventions de l'État sans adhérer pour autant aux archaïsmes et aux équivoques d'un Parti socialiste qui, en France, n'a jamais eu le courage d'être clairement social-démocrate et réformiste. Quoi qu'il en soit, c'est à coup sûr aux engagements de mon père que je dois de ne pas m'être trompé sur les totalitarismes. C'est donc d'abord mon aversion pour le terrorisme inhérent à la rhétorique gauchiste qui m'a amené à me définir comme un républicain de centre droit, un gaulliste ou, si vous voulez, un libéral-social-démocrate, pour parodier une formule du philosophe Leszek

Kolakovski (*voir chapitre 12*), même si je n'ai rien, en vérité, d'un intellectuel de droite.

PIERRE FERRY, PILOTE DE COURSE

Et les voitures de course? Un témoin de l'époque raconte qu'en 1971, à soixante ans, votre père avait acquis une notoriété mondiale. « Des centaines de personnalités défilent alors dans son bureau en quête du conseil du maître. » Il semblait aussi très apprécié dans sa profession. « La discussion s'engage-t-elle sur la mécanique », poursuit l'auteur de ce témoignage, « que Pierre Ferry est intarissable. Tous les problèmes sont abordés. Sa grande intelligence et sa finesse d'esprit le font entrer tout droit dans le cœur des gens et des choses ». On apprend aussi que la Ferry 750 fut exposée jusqu'en 1971 dans un musée de Californie. Votre père vous a-t-il transmis sa passion ?

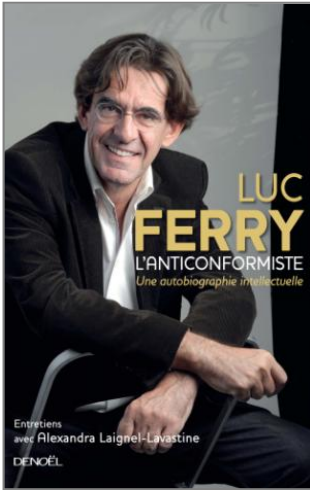
Je ne sais pas dans quel journal vous avez trouvé ce témoignage, mais il est tout à fait juste. Cette année encore, lors d'une conférence en province, l'affiche qui annonçait mon intervention dans la ville me présentait comme le fils du « célèbre pilote et préparateur Pierre Ferry ». Je ne me suis rendu compte qu'assez tardivement de l'ampleur de sa notoriété dans le milieu de la course automobile. Il m'arrive parfois de conduire des voitures anciennes, dans des courses classiques, et les gens viennent me voir pour me parler de lui. Il faut dire que mon père avait repris après la guerre son activité de pilote et de constructeur, mais aussi de préparateur. Mes trois frères et moi avons ainsi passé notre enfance dans son garage à jouer dans les Bugatti. Il y avait, entre autres, des 57, un coupé Atalante d'une beauté à couper le souffle, des vieilles « trois litres trois » avec un cornet en cuivre pour parler au chauffeur et plusieurs dizaines de type 35. Dans les années 50, elles ne valaient plus rien, mais nous étions

Traduction, présentation et édition critique de *Cartea Neagra: Le livre noir de la destruction des Juifs de Roumanie (1941-1944)*, de Matatias Carp, Éditions Denoël, 2009.

Raison et conviction: l'engagement, Textuel, 1998
(sous la direction de, en coll. avec Michel Wieviorka).

La Shoah en Roumanie, numéro spécial de la *Revue d'histoire de la Shoah* (Textes réunis par, en coll. avec Florence Heymann), Calmann-Lévy-Mémorial de la Shoah, à paraître en mars 2011.

La Révolution du livre numérique, Odile Jacob, « Penser la société »
(sous la coordination de), à paraître en mai 2011.



L'Anticonformiste Luc Ferry

Cette édition électronique du livre
L'Anticonformiste de *Luc Ferry*
a été réalisée le 03 mars 2011
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
imprimé par Normandie Roto
(ISBN : 9782207261613).

Code Sodis : N48833 - ISBN : 9782207111000
Numéro d'édition : 170366